

Évolution récente du métier de goémonier en Bretagne

par Pierre ARZEL (*)

INTRODUCTION

Avant de traiter cette partie de l'histoire des goémoniers qu'est la récente évolution de leur métier, il est peut-être nécessaire de faire remarquer que cette histoire se caractérise essentiellement par une suite de périodes de forte activité puis de périodes de crise.

La première utilisation industrielle des algues fut la fabrication du verre. En effet, l'incinération des algues séchées donnait une cendre riche en « soude », élément nécessaire à la fabrication du verre. Cette activité fut prospère de la fin du XVII^e jusqu'à la fin du XVIII^e quand, en 1789, LEBLANC mit au point un procédé de synthèse de la soude.

Après quelques années de crise, l'on découvre une autre utilisation industrielle des algues. C'est à COURTOIS que l'on doit la découverte de l'iode dans les cendres d'algues en 1811. Mais il faut attendre 1824 pour voir fonctionner la première usine, au Conquet. La période de l'extraction industrielle de l'iode, à partir des algues, ne prit fin qu'en 1955.

Une autre crise est survenue récemment sur le marché des goémons de rive. Après avoir été utilisées de tous temps comme engrais, ces algues, vers 1948, ont commencé à être introduites dans la composition des aliments pour le bétail. En 1965, 5 usines en traitaient 10 000 tonnes. De nos jours, une seule usine, celle de Landerneau, commercialise 1 500 tonnes de farine d'algues dont seulement 400 tonnes vont vers l'agro-alimentaire. Or, depuis ces quinze dernières années, la production d'aliments pour bétail s'est multipliée par 6. Ce sont les massives importations de farine de soja à partir des pays du Tiers-monde qui ont permis cet essor. On comprend mal que l'utilisation des farines d'algues n'ait pas suivi.

Actuellement, les industries vivent essentiellement de l'extraction de l'algine des laminaires. Ce produit est connu depuis longtemps puisqu'il a été découvert par STANFORD en 1884. L'industrie de l'algine, ébauchée en 1924, ne s'est vraiment développée qu'à partir des années qui ont suivi la Deuxième Guerre Mondiale. Depuis cette

(*) Centre Océanologique de Bretagne, B.P. 337, 29273 Brest Cedex.

époque jusqu'à nos jours, on a vu les producteurs, c'est-à-dire les goémoniers, opérer une véritable mutation de leurs méthodes de travail. Ils sont arrivés à constituer une flottille efficace et productive. En même temps, le marché des algines s'est peu à peu dégradé pour aboutir lui aussi actuellement à une situation de crise.

Quel a été le cheminement de cette évolution ? C'est ce que nous allons exposer ici.

LA MOTORISATION DES BATEAUX.

Dès avant-guerre, vers 1936, les goémoniers sont encore dans une situation de crise. L'iode voit son prix baisser de saison en saison. Les récents progrès sociaux (congrés payés, etc.) provoquent beaucoup de départs chez les goémoniers vers la Marine ou l'arsenal de Brest.

Au sortir de la guerre, les effectifs de goémoniers se sont beaucoup réduits ; ceux qui, rares, sont restés fidèles à la profession subissent toujours la crise de l'iode. Les faibles rapports des campagnes les empêchent d'investir pour renouveler la flottille, qui à cette époque devient de plus en plus vétuste. En 1945, 65 % des bateaux ont plus de 10 ans.

Malgré ce handicap, quelques goémoniers, basés dans les îles de l'Archipel de Molène, font installer, dès 1946, des moteurs sur leurs sloop (1). Le Comité Local des Pêches Maritimes, ainsi que les industriels, favorisent cette modernisation. Jusqu'en 1955, un programme d'aide permet aux goémoniers de renouveler et de motoriser la flottille. Cet élan profite d'abord aux sloops, il intervient plus tardivement sur les unités de moindre taille. En effet, c'est de 1960 à 1966 que l'on verra les anciens canots mus à l'aviron adopter les moteurs hors-bord.

LE PASSAGE DE LA GUILLOTINE AU SCOUBIDOU.

L'outil traditionnel des goémoniers est la « guillotine ». L'utilisateur s'en sert pour couper les stipes au fond de l'eau et ramener les thalles à bord du bateau. Il faut donc voir le goémon pour pouvoir le récolter. Dès que le clapot devient trop vif, le goémonier doit s'arrêter de travailler.

Or, certains goémoniers léonards, fréquentant la région de Pleubian (vers 1920), avaient entendu parler d'arrachage de goémon à l'aide d'outils spéciaux. Les outils alors utilisés n'avaient jamais donné satisfaction. Aussi, les goémoniers se mirent-ils à tenter de trouver autre chose. L'un d'entre eux, Yves COLIN (Porspoder), vers 1961, proposa de faire installer un petit croc d'acier sur un



Fig. 1. — La guillotine



Fig. 2. — Le scoubidou

(1) Bateaux de 6-7 m de long, équipés d'une grande voile et trinquette.

long manche en alliage léger. Une manivelle soudée à l'autre extrémité complétait le prototype. Il donna satisfaction aussitôt, et se répandit dans toute la flottille sous l'appellation de « scoubidou ». Ce nom trouve son origine dans une chanson célèbre de l'époque.

LES PREMIERS ESSAIS DE MÉCANISATION DE LA RÉCOLTE.

Depuis 1955 déjà, les industriels, soucieux de développer la production, cherchaient un moyen de mécaniser la récolte. En 1961, un dossier sur ce sujet est inséré dans la loi-programme de développement de la Bretagne. Il aboutit en 1963 au lancement d'une unité prototype conçue par M. BRONNEC et réalisée par les A.F.O. Brest. Ce bateau, *Le Tali*, est un chaland, long de 13 m et large de 4 m, dont la cale, garnie de grillage, est en communication directe avec la mer.

Un plongeur, au fond, coupe les algues à la faucille. Sur le bateau se trouve un ensemble pompe et hydro-éjecteur qui permet l'aspiration des algues coupées par l'intermédiaire d'un gros tuyau. Elles sont ensuite rejetées dans la cale à fond grillagé où elles s'entassent alors que l'eau s'écoule au-dehors.

Avec ce bateau, M. ELIES, armateur du bateau *Lampaul-Plouarzel*, pouvait atteindre des rendements de récolte de 7 tonnes d'algues fraîches par jour. Malgré cela, l'exemple est peu suivi, puisque 7 ans après, seulement 2 autres bateaux de ce type ont été armés, alors que la flottille est alors riche de 220 unités (en 1970). Les raisons de cet échec se résument ainsi :

Il y avait le problème de la durée du débarquement qui, se faisant toujours à l'aide de charrette, prenait plusieurs heures. Il y avait aussi le fait que ce nouveau type de récolte ne permettait pas la réutilisation des bateaux composant la flottille. Enfin, et surtout, il y avait le problème de la plongée. Il fallait apprendre à plonger. Or, à cette époque, 65 % des goémoniers ont plus de 40 ans. De ce fait, il ne restait plus comme solution que l'embauche d'un plongeur sous-marin. Cette hypothèse fut de suite écartée quand les goémoniers connurent le salaire que réclamaient les plongeurs.

La coupe par plongeur, ainsi que le bateau-suceur, n'étaient pas la solution idéale à la mécanisation de la récolte. Il fallait reprendre le problème.

LE « JEAN OGOR ».

La première solution envisagée au problème de la récolte des algues consistait donc à mécaniser la coupe ; or, il restait une autre direction, qui consistait à mécaniser l'arrachage, et plus précisément le « scoubidou » manuel. En 1966, un ingénieur, M. KÉRÉBEL, est chargé du dossier. Un an après, le *Jean-Ogor* sort des chantiers : c'est un bateau en fer de 8,20 m, équipé d'un mât rabattable portant le scoubidou. La manœuvre du mât ainsi que la rotation du scoubidou sont assurées par un système hydraulique. Le bateau, tel qu'il sortait des chantiers, n'était pas tout à fait au point. Les divers utilisateurs qui le firent naviguer jusqu'en 1970 regrettaient ses imperfections, et en particulier, sa lenteur de manœuvre.

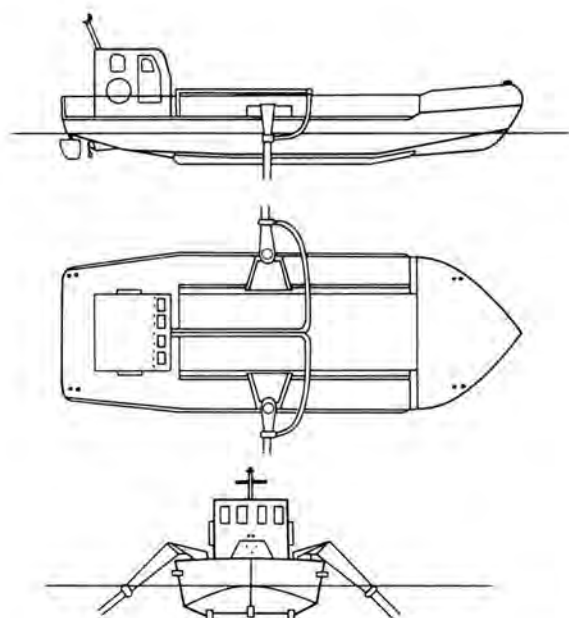


Fig. 3. — Le « Tali »



Fig. 4. — Le « Jean-Ogor »
avant transformation



Fig. 6. — Bateau goémonier
la génération des 9 mètres

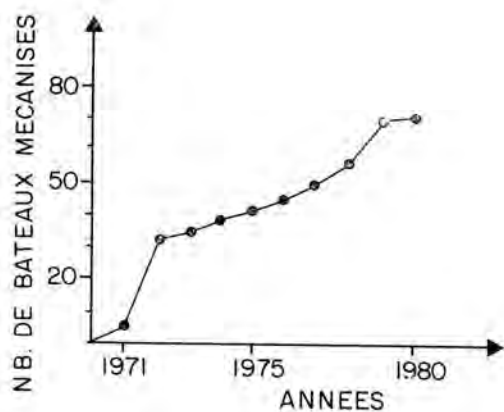


Fig. 5. — Evolution des effectifs
de bateaux mécanisés

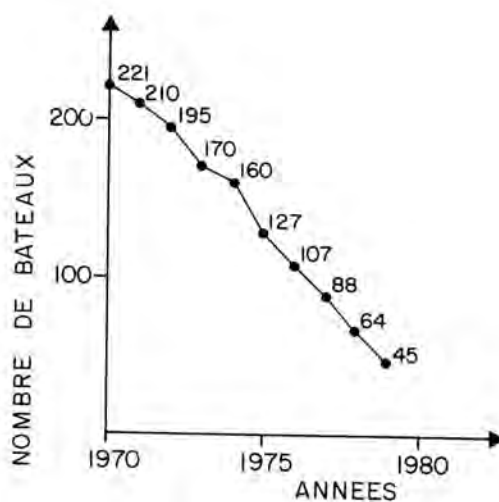


Fig. 7. — Evolution des effectifs
de bateaux non mécanisés

Devant ce relatif insuccès, les goémoniers, industriels et organisations professionnelles, firent de 1971 l'année-test. Un équipage composé de Y. COLIN et E. LANSONNEUR (tous deux de Porspoder) fut engagé pour mettre le bateau définitivement au point. Ce furent les efforts conjugués de cet équipage et de M. ELIES, qui alors exploitait toujours *Le Tali*, qui permirent de s'acheminer vers la solution finale au problème du *Jean-Ogor*. En effet, M. ELIES avait imaginé de remplacer le mât rabattable du *Jean-Ogor* par une grue du type de celle qui équipe les engins de terrassement (pelleteuse, etc.). La première grue fut d'abord montée sur son propre bateau, *Le Tali*, puis aussitôt une seconde sur le *Jean-Ogor*. M. QUERRÉ (Dourduff), qui avait acquis une certaine expérience de l'hydraulique marine auprès des ostréiculteurs de la baie de Morlaix, réalisa les travaux. Le nouvel engin est plus rapide, plus maniable, il peut travailler des deux côtés du bateau. De plus, il permet le déchargement des algues.

Avant la fin de l'été 1971, trois autres bateaux s'équipèrent du scoubidou hydraulique. C'est à ce moment que débuta la véritable mutation de la flottille.

LA MUTATION.

La mécanisation des autres bateaux fut rapide, comme on le voit sur la figure suivante.

Outre l'augmentation du nombre des bateaux mécanisés, il y eut une profonde restructuration de la flottille. Les bateaux de 6-7 m de long, montés par 2 hommes, furent les premiers à être transformés. Mais, rapidement, ces bateaux se révélèrent trop petits dans les zones les plus productrices (plateau de Molène). Il apparut alors, dès 1973, un nouveau type de bateau. Ces bateaux de 10,30 m ont la passerelle sur l'avant et sont prévus pour faire la pêche en dehors de la saison goémonière.

Il faut signaler enfin, dès 1978, l'arrivée dans la flottille de trois bateaux encore plus forts. Longs de 12 m, ces derniers sont équipés de 2 scoubidous hydrauliques.

Les capacités de récolte de ces différents types peuvent se résumer de la façon suivante :

Bateau	Récolte annuelle potentielle
7-8 m	700 T algues fraîches/saison
10,3 m	1 200 T algues fraîches/saison
12,0 m	3 000 T algues fraîches/saison

Ce qui porte le pouvoir de récolte de la flottille côtière à 60 000 T d'algues fraîches/saison.

Cette évolution s'est accompagnée d'une disparition progressive des unités restées au stade de la récolte manuelle.

Cette mutation, d'ordre technologique en un premier temps, s'est accompagnée par la suite d'une modification du mode de vie des goémoniers.

Traditionnellement, ils profitaient de toutes les ressources végétales de la mer. Leurs efforts portaient autant sur les goémons de rive, comme sur les goémons épave, que sur le goémon de fond. Pour cela, ils disposaient de toute une panoplie d'outils et de méthodes de travail. Aujourd'hui, seule la récolte d'une lamine (*Laminaria digitata*) les occupe. Le matériel s'est réduit en

conséquence. L'outil essentiel, et parfois unique, est le bateau. En effet, dans certains ports, les algues sont directement chargées du bateau dans les camions des usines. Il n'est donc plus nécessaire d'avoir un tracteur et une remorque.

Un autre aspect traditionnel du métier de goémonier était sa double appartenance aux deux mondes, rural et maritime. De nos

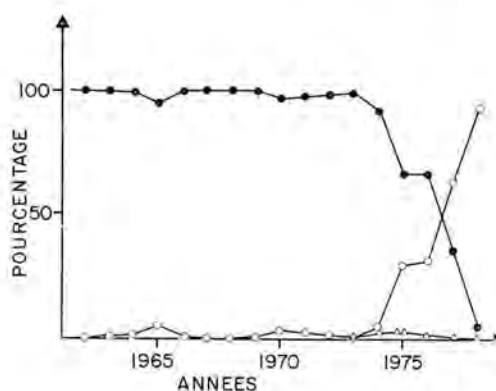


Fig. 8. — Evolution des apports d'algues « en vert » (cercles clairs), « en sec » (cercles noirs), et de stipes secs (triangles clairs).

ANNÉES	LAMINAIRES	LICHEN	FUCUS + ASCO.	EPAVES
1951				
2	2030		3550	1200
3	1420	1160	7280	2590
4	1400	1400		
5	2460	2200	7160	9450
6	3200	1170	5100	3500
7	3230	1700	3720	5000
8	4250	930	9890	6710
9	4670	1270	7840	4210
1960	3050	1090	5220	1660
1	4430	1940	8040	1660
2	5400	2320	5130	1130
3	5030	1300	9140	3600
4	5230	1090	7060	920
5	5780	1140	6610	2450
6	5020	1550	7630	4470
7	4630	1380	8670	4440
8	4720	1510	9640	3870
9	6000	1830	7240	1980
1970	5680	2050	7130	1510
1	5350	2140	7220	1110
2	5080	1630	5430	1830
3	5260	1700	6000	690
4	4440	1510	3130	1160
5	5690	1590	2150	850
6	5570	1760	2910	430
7	4990	940	2921	560
8	6190	1170	1941	230
1979	6200			

Evolution de la production d'algues en tonnages secs

jours, les patrons des plus fortes unités ont un engagement marin exclusif. Il n'est pas possible de mener une ferme et un bateau à la fois. Cette direction, prise par la profession, vers une orientation purement maritime, se manifeste de plus en plus. En effet, les sorties en mer, limitées traditionnellement aux vives-eaux, se font maintenant, quelle que soit la marée. Les bateaux sont aussi bien équipés que n'importe quel chalutier ou caseyeur.

L'acceptation, par les usines, des algues fraîchement récoltées, livrées « en vert », a entraîné la disparition du séchage des algues depuis 1978, et permet des sorties en mer plus fréquentes. Le goémonier débarque sa pêche comme tout marin. Il n'a pas le souci du conditionnement du produit. Il peut récolter même en dehors de la période des mois secs.

Cette version optimiste de la profession doit être tempérée par les problèmes nouveaux qui se posent à cette profession depuis 1979 : il y a une mévente des alginates en France. Les bateaux sont contraints de travailler à la moitié de leur possibilité. Mais c'est là un problème qu'il convient de traiter à part.